

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Alice Kahn
Fermer l'œil de la nuit

PAULINE KLEIN

Les Souhairs ridicules



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2017

“Quand on peut, disait-elle, obtenir un Empire,
De l’or, des perles, des rubis,
Des diamants, de beaux habits,
Est-ce alors du boudin qu’il faut que l’on désire ?

Charles Perrault, *Les Souhais ridicules*

IL Y A fort longtemps, dans une contrée retirée de Bretagne, je tombai secrètement amoureuse d'un jeune garçon rencontré en été. Il s'appelait Frédéric Bresson. Un après-midi, je l'avais suivi dans sa chambre. Il avait ouvert un coffre à jouets, et m'avait tendu une boussole. C'était une petite boîte ronde, légère et métallique, au fond de laquelle était dessiné un chat gris et noir. On raconte que le soir même, j'étais allée au lit avec l'objet, regardant les aiguilles osciller, et que je m'étais endormie en la serrant dans ma main. On raconte que j'avais passé la fin des vacances avec elle, la déposant à côté du lavabo pendant que je brossais mes dents, à droite de mon assiette lors des repas en famille, sous ma serviette de plage et sous mon oreiller.

Le jour de notre départ, Frédéric se tenait devant la porte de la maison. Je ne sais pas s'il se souvenait m'avoir offert cette boussole. Elle était là, au fond de ma poche. Nous nous sommes dit au revoir devant nos parents et je me suis installée à l'arrière de la voiture, à côté de mon petit frère. J'ai collé ma joue contre la vitre, et j'ai écouté la musique de

mon père. J'ai sorti la boussole de ma poche, je l'ai regardée encore, et encore.

On raconte que, quelques kilomètres plus tard, mes parents, mon frère et moi nous sommes arrêtés sur le bord de l'autoroute pour déjeuner. J'ai posé la boussole devant moi sur la table. Puis nous sommes retournés à la voiture et repartis. Au bout de quelques minutes, j'ai ouvert mes mains, vides, j'ai fouillé dans mes poches, vides. J'avais oublié la boussole dans la station-service, et il n'était plus question de faire demi-tour.

Dans mon souvenir, je ne pleure pas. Je regarde le paysage défiler par la fenêtre. Je m'éloigne calmement de cette boussole, je regarde devant moi, à travers le pare-brise.

Mais on raconte que, quelques jours plus tard, j'ai eu ma première allergie.

Mon œil a commencé à gonfler. La paupière a tremblé, cognant contre le globe oculaire, mes narines se sont épaissies, le bas de mes joues a enflé, et mon visage entier s'est tuméfié.

Les examens ne révélèrent aucune cause à la maladie. Les allergies se sont répétées de plus en plus intensément. À chaque fois, j'enflais plus rapidement. Ma paupière prévenait, frappant mon œil, et en quelques minutes, j'étais transformée en monstre. Je ne

souffrais pas. Je sentais simplement des parties de mon visage se déformer lentement. Au bout de plusieurs mois, habituée à ce mouvement, il m'arrivait d'aller me regarder dans la glace pour assister à ma métamorphose. Les paupières muaient en petites bouées de sauvetage, mes joues se gorgeaient d'une chair neuve, mes lèvres devenaient élastiques, s'écartaient l'une de l'autre, et il me devenait pratiquement impossible de fermer la bouche. Les lobes de mes oreilles épaississaient, durcissaient. Je ressemblais alors à une sorte de créature attendrissante. Mes yeux étaient presque clos, ma bouche entrouverte, mes oreilles se décollaient, mes joues avaient doublé de volume. Ce que j'aimais le plus, c'était la douce empathie que je ressentais alors pour cet être que j'apercevais dans le miroir, et le sentiment d'enfermement que provoquait en moi cette nouvelle apparence. Je peinais à sourire avec cette bouche dure et rouge, gonflée comme celle de ces femmes qui se la font refaire. Je soutenais à ma mère que je n'avais pas mal. Je m'aimais bien comme ça, j'avais de l'affection pour ce monstre calme. Je sortais dans la rue, on me regardait étrangement, mais je savais que ce n'était pas moi, que je portais un masque. Personne ne m'aurait fait de mal,

violée, personne n'aurait osé m'agresser, ou même me caresser.

Une autre année, mes parents louèrent, toujours en Bretagne, une maison à quelques kilomètres de celle dans laquelle nous avions l'habitude de séjourner. J'y fis, dès le lendemain de notre arrivée, une des pires crises allergiques de ma vie. J'entendis ma mère répéter à mon père: "Elle est littéralement méconnaissable."

On raconte que ce jour-là, inquiète à l'idée que je puisse un jour finir par ne plus ressembler qu'à ce monstre bouffi, rester marquée pour l'éternité par ce visage surdimensionné, elle fit venir un sorcier breton. Elle répétait à mon père, dubitatif, qu'il fallait appeler "le druide de Michel".

De mes yeux mi-clos et larmoyants, j'observais mes parents discuter dans l'étrange salon que je n'avais qu'entr'aperçu la veille au soir. Depuis mes paupières enflées, derrière la buée de mes larmes, la pièce ressemblait à une sorte de cellule rose, rouge et vitreuse, une perle transparente à l'intérieur de laquelle mes parents déformés se disputaient afin de savoir s'il fallait faire venir ou non le druide de Michel.

Assise par terre sur le tapis, le monde semblait s'être teinté de cette humidité rougeoyante.

Les paroles et les sons pénétraient dans mes oreilles à travers des couches de mousse verte, mon odorat filtrait les odeurs, je ne respirais plus que certaines molécules de l'air, je ne percevais plus rien de l'extérieur de mes sens obstrués, de petites alvéoles poussaient sous mes doigts, et tout, sous mes mains, avait la même texture inconsistante. Camouflée dans ces morceaux de chair moelleux, je respirais péniblement. J'entendis au loin la sonnerie de la porte retentir, puis le druide fit son entrée dans la pièce; un grand homme habillé, dans mon souvenir, comme Robin des bois. Il prit place à côté de moi et posa sa main sur mon front anormalement bombé. J'entr'aperçois un sourire, et un regard compatissant. Je sens que quelque chose gonfle entre mes jambes, que mon sexe, qui n'était d'habitude pas touché par ma métamorphose, commence à enfler lui aussi. Le sorcier me pose des questions, je réponds, sans doute en parlant assez fort. Mes parents observent au loin.

Le sorcier établit son diagnostic. J'étais allergique aux territoires étrangers. Les terres inconnues me terrorisaient, alors je me fabriquais un masque. On ne savait pas si la boussole était en cause, on ne le saurait jamais. Il donna à mes parents un liquide

à m’injecter en cas de crise, dont il disait qu’il “solidifiait la réalité”. Mais il me fallait, le temps que j’atteigne ma taille adulte, m’aventurer le moins possible dans des lieux inconnus. Il me fallait rester dans ma chambre pour faire mes devoirs, continuer d’emprunter les mêmes routes pour me rendre aux mêmes endroits, éviter les colonies de vacances et les anniversaires dans des appartements qui ne m’étaient pas déjà familiers. Il me fallait continuer à marcher sur mes propres pas, le temps que les allergies cessent.

On me laissa dans ma chambre, on arpenta les mêmes routes, les mêmes chemins, on longea les mêmes bordures, traversa la forêt par les mêmes sentiers, on ne déménagea jamais.

I

ÇA a recommencé juste avant d’atteindre la voiture, pour sortir du cimetière. Mes yeux ont enflé, ma vue s’est floutée. Je me suis demandé si j’allais tenir. C’est là devant soi. Le monde se teinte à nouveau de cette pâleur tiède, les autres deviennent des étrangers, et il faut s’échapper. Nous marchons comme nous pouvons sur un sol que la pluie a rendu presque liquide. La réalité reprend difficilement son souffle, elle s’aligne mal avec le monde qui s’aligne mal avec soi. J’avance derrière un couple que l’on m’a demandé de suivre pour sortir de là. Le type à qui appartenait la voiture s’appelait Richard. Il portait un manteau de fourrure beige, une fourrure d’homme, et la femme à côté de lui – dont je ne saurai jamais le nom – lui parlait comme ça : “Heureusement que je suis pas ta femme... Oh! Arrête un peu Richard, regarde ce que tu fais! On ramène juste la fille, qu’est-ce qu’elle va penser de toi?” Je m’étais assise à la place de Chica, la petite chienne au sujet de laquelle Richard avait tout de suite prévenu : “Faites attention, elle est méchante.

– Qui est méchante? avait demandé la femme. La fille?

– Non, la chienne.

– Alors mets-la dans le coffre pour pas que la fille ait peur.”

Moi, j’étais d’accord, en effet, pour que Chica aille dans le coffre. J’ai même proposé de prendre sa place, j’ai dit que cela ne me dérangeait pas de m’asseoir sur le drap blanc installé exprès pour elle, qu’on n’avait pas besoin de remonter le dossier. Mais Richard insistait, il s’allongea de tout son long sur le siège arrière dont il essayait de débloquer une banquette, mais c’était de plus en plus laborieux, ça commençait à l’angoisser, et plus il insistait, plus je disais que ça n’était vraiment pas grave, qu’on n’avait qu’une centaine de mètres à parcourir jusqu’à la sortie du cimetière, que je pouvais très bien m’asseoir là, à la place de la chienne.

“Ça l’angoisse, m’a dit la passagère.

– Oui, mais je peux très bien m’asseoir là, ai-je insisté.

– La chienne peut très bien s’asseoir là”, a-t-elle répété.

C’est là qu’ils ont commencé à m’appeler “la chienne”. À dire que la chienne, de toute façon, en avait pour cinq minutes à rester assise sur le drap avant d’arriver jusqu’à la sortie du cimetière, qu’elle allait prendre un taxi.

Alors on a roulé comme ça, cinq minutes, et la femme a dit à celui dont j’ai tout juste eu le temps de comprendre qu’il était son beau-frère: “Dépose-la là, elle cherche juste à se faire remarquer devant la sortie pour trouver un taxi.”

Je suis descendue, je les ai remerciés tous deux, et la chienne a aboyé. Il continuait à pleuvoir. J’ai pris un boulevard sur la gauche, j’ai marché droit devant moi tout le long de ce qui me semblait être le périphérique. Bobigny à droite, Pantin à gauche, j’ai attendu un bus, le 267 je crois, et personne ne m’a remarquée.

Ce jour-là, je suis arrivée un peu en retard chez le Dr Spillemaecker, mais ma séance était prête à être déballée. Tout s’est déroulé parfaitement, j’avais le sentiment de lire. J’ai raconté le terrain sableux sur lequel étaient plantés les bâtons couronnés d’étoiles juives en bois de ce cimetière réservé aux juifs convertis, mes yeux larmoyants, et cet étrange rabbin s’adressant à une petite foule de Kabyles venus de Nantes pour enterrer la femme d’un musulman converti au judaïsme. J’étais sans doute la plus juive d’entre eux. Son hébreu et ses prières sonnaient faux, mais ils l’écoutaient tous, comme on écoute une incantation qu’on ne saisit pas et dont on se dit, par bribes,

qu'elle doit avoir un sens caché. Le mort les entend, et les vivants font le tri. Ce rabbin de paille s'appelait Loïc. Un prénom de Breton. Ce jour-là, j'ai dit à Spillemaecker, que ça avait recommencé là, sur cette terre boueuse sans sépulture.

2

LE SOIR même, il a fallu aller dîner. Nicolas et moi avons attendu un Uber devant la maison, un homme déguisé en chauffeur est descendu pour nous ouvrir la portière. Je me suis sentie coupable, il pleuvait, "ne vous embêtez pas", mais il a insisté. Je vous ai "rentré" l'adresse, a dit Nicolas. "Où est-ce que tu la lui as rentrée?" ai-je demandé. Et Nicolas a souri. Son genou rythmait la musique, "Marcia Baila", je hais cette chanson, je hais cette fille et son être saccadé, et pourquoi est-ce qu'elle a l'air si énervé? Le chauffeur a demandé si nous avions une station préférée, mais Nicolas a répondu que non, qu'on pouvait très bien laisser celle-ci. Alors on a écouté les Rita Mitsouko, une jeune fille avec la voix cassée, un chanteur qui nous a expliqué qu'il fallait profiter de chaque instant, et Nicolas ne battait plus la mesure.

C'était un dîner d'enterrement. Une petite compétition de souffrances s'est organisée autour de Laëtitia. C'était à qui la connaissait le mieux, avait connu sa mère, pouvait entrer dans son champ, lui prendre l'épaule. Autour d'elle, les bons amis, les connaissances, placés par ordre d'importance, plus ou moins